

RESTES, RESTES ET RESTES, OU LA NÉGATIVITÉ PRODUCTIVE DU TRADUIRE

*Restos, restos y restos: sobre la negatividad productiva
del traducir*

*Remains, Rests and Left-Overs, or the Negative
Productivity of Translation*

Didier COSTE

Université Bordeaux Montaigne y JNIAS, JNU, New Delhi
didier.coste@gmail.com

Recibido: abril de 2017; Aceptado: septiembre de 2017;

Publicado: diciembre de 2017

Ref. Bibl. DIDIER COSTE. RESTES, RESTES ET RESTES, OU LA NÉGATIVITÉ
PRODUCTIVE DU TRADUIRE. 1616: *Anuario de Literatura Comparada*, 7 (2017),
219-241

RESUMEN: Toda la historia de las teorías de la traducción literaria indica que sus principales conceptos e incluso muchas de sus prácticas están a menudo a la vez animados y arruinados por una negatividad fundamental, trátase de la ilegitimidad del traducir, de su impertinencia, de su imposibilidad o de sus múltiples dificultades y carencias. ¿Qué es lo que motiva estas críticas, autoacusaciones y congojas? Y los pecados, las faltas, las omisiones, los excesos, todo lo que queda aparte, condenado, olvidado o descartado en el proceso de traducción llevado a cabo no solamente por los traductores profesionales, sino por cualquier lector en búsqueda de sentido, ¿qué deviene todo esto al fin del día? ¿Cómo se recicla, o no? ¿No sería un valor añadido? ¿La huella de lo

reprimido que intenta retornar? Estos temas son los que se indagan aquí después de dar una sumaria descripción de tres tipos de visiones de la traducción literaria en general: la noción hermenéutica, el traducir como transporte y una noción dialógica y conversacional, la que acaso puede dar cuenta mejor de los procesos de lectura y de producción de sentido y emociones que interesan al estudioso comparatista.

Palabras clave: Traducción; Lectura; Dialogismo; Intraducibilidad; Pluritextualidad.

ABSTRACT: The entire history of the theories of literary translation reveals that its main concepts and even many aspects of its practice are often at once determined and undermined by a fundamental negativity, be it its deficit of legitimacy and relevance, its impossibility or its multiple problems and deficiencies. What are the motivations of such critiques, self-indictments and other complaints? And what about the sins, errors, omissions, excesses, all that is left behind or on the roadside, condemned, forgotten or rejected in the translation processes carried out not only by professional translators, but also by any reader in quest of meaning? What does it all become at the end of the day? How is it recycled, or not? Could it not be added value? The traces of the repressed that tries to return? These are the questions studied here after a summary description of three visions of literary translation at large: the hermeneutic notion, translating as transport and a dialogic-conversational notion, one that is likely to represent and explain reading processes and manners of producing meaning and emotions that are of interest to the comparatist scholar.

Key words: Translating; Reading; Dialogism; Untranslatability; Polytextuality.

0. Une autre version de ce titre aurait pu être, par exemple: «Dépouilles, restes et rogatons» ou encore «Ruines, repos et restes», etc. Ayant d'abord tenté de penser ce sujet en anglais, sous le titre «Remains, Rests and Leftovers», auquel on aurait pu ajouter «remainders», «remnants», etc., ce qui m'importait, c'était de faire apparaître d'entrée de jeu, dans l'évidence du double jeu d'une isotopie, la défektivité du traduire, son impossibilité de principe, sa tricherie ou son incomplétude comme à tout le moins excédent autant que carence. La richesse du lexique anglais conférait du naturel à la thèse. Mais aussitôt qu'on me demanda de m'exprimer –si c'est là s'exprimer– en français, ce naturel tomba, je me suis trouvé, à nouveau et tout soudain traducteur malgré moi, étouffé par un excès, celui de la polysémie des composantes d'un lexique restreint, un excès vécu comme un manque de discrimination et de clarté. Même si j'arrivais à ne faire aucun cas des valeurs de fidélité ou de l'imaginaire projectif de l'équivalence, je serais

encore confronté, contre mon gré, et dans les deux sens du passage, à quelque chose qu'on est fortement tenté d'appeler de l'intraduisible, entre deux langues très proches et qui sont également miennes, équidistantes, qui se jouent de moi chacune à leur façon et dont en conséquence je joue tour à tour, habituellement en-dessous du seuil de conscience, selon l'humeur, le climat, les interlocuteurs et autres déclencheurs. Anglais, français ou espagnol, cela n'aurait pas dû m'importer le moins du monde aujourd'hui, surtout pour aborder un sujet théorique, philosophique, plutôt abstrait, dont les discours sont assez unifiés à travers bien des cultures. Mais je ne pouvais me prévaloir de cette aisance, de cette facilité de faire à Rome comme font les Romains –ou à Trifouilly-les-oies comme les Trifouillais– que tant que je n'étais pas contraint au passage, tant que traduire, justement, n'était pas à l'ordre du jour.

0.1. Dès lors que l'on m'invite, même aimablement, comme on l'a fait, à «changer» (une langue, un «pensoir» contre ou pour un autre), à «me changer» pour l'après-midi ou la soirée, je redeviens ce frontalier dont le «laissez-passer», jamais en règle et toujours contrôlé, est le contraire d'un laisser-faire, un apatride coincé entre deux clôtures barbelées, en bref un traducteur (qui voit apparaître un monstre, un cheval de frise ou un arbre tombé en travers de sa route à chaque tournant). Cela s'appelle l'intraduisible. Bi- ou plurilinguisme sont une facilité, peut-être même une bénédiction tant que nos langues se tiennent chacune dans son potager, ils nous gratifient d'une légèreté, d'une illusion d'ubiquité, de l'aisance des cosmopolites d'affaires. Cet équipement, alors, permet à «je» d'être un autre, et réciproquement, sans douleur, comme si «ça allait de soi». Seuls, en effet, le devenir et le redevenir sont laborieux et pénibles, des gageures intenable, une course d'obstacles. On ne s'en sortira pas sans y laisser des plumes, beaucoup de plumes, on n'en reviendra pas entier. C'est un cauchemar épuisant. En traduction, tous sont tenus à l'impossible. Perdre est le régime normal du traduire: le traducteur tombe en panne, on lui vole son passeport, on lui perd ses bagages, il les oublie à la consigne... En outre, à force de tordre et de détordre les mots, les phrases, le son et le sens, il y en a beaucoup qui finissent par casser: on ne fait pas de traduction sans casser de la langue sur les cailloux du chemin.

0.2. Or, que deviennent l'intraduisible, le non-traduit et le mal traduit? Les restes de l'original (de ce qui a été posé, traité comme tel)? Quelque chose reste-t-il en place? Inchangé? Y a-t-il des récupérateurs, recycleurs, chiffonniers ou *cartoneros*, pour faire quelque chose d'utile ou de décoratif avec les débris et emballages tombés ou jetés au bord de la route? Et des outils d'extraction ou de la machine à saucisses textuelles enrayée? Ou bien tout est-il brûlé, concassé, compacté ou enterré à la déchetterie générale du

sens? Que deviennent le trop traduit, le surtraduit? Les surplus et le périmé du traduit? Des pièces de musée ou des réserves de matériaux? Quand une traduction devient canonique, voire se substitue à l'original qu'elle a épuisé, que reste-t-il, et où reste-t-il quelque chose de ce qui est/serait entièrement passé ailleurs? Autant de questions que suscite une prise de conscience de la négativité fondamentale du traduire. Qu'ils soient agression, dévoration, câlin ou une prière, le traduire comme le non-traduire sont toujours dans des rapports déséquilibrés avec les objets de l'action, la comptabilité en partie double ne passe pas l'audit. Nous nous demanderons alors si ce mouvement qui fait bouger les lignes produit du sens, des émotions, de la valeur, peut en produire, et pour qui.

Par-delà les fonctions pragmatiques, communicatives et herméneutiques de toute traduction, chaque acte de traduction produit (met en avant, fait apparaître) des quantités considérables de déchets, toxiques ou féconds, résultant certainement dans une bonne mesure –mais pas seulement– du décrochage entre son impossibilité théorique et son effectivité empirique. Mais quand on parle comme ici, de la traduction de textes esthétisés, quels que soient leur genre discursif dominant, leurs univers de référence ou encore leurs ancrages thématiques et leur système rhétorique, le traduire n'est pas une notion uniforme, il fait au moins l'objet de trois conceptions différentes, analytiquement isolables quoique souvent entremêlées dans la pratique. Du filtre de ces notions vont dépendre des économies distinctes du traduire, en théorie comme en pratique, des calculs différents de la négativité du traduire, de son coût et de son éventuelle valorisation. Il ne suffit pas de miser à qui perd gagne, il faut encore tenter de savoir avec quelles cartes l'on joue. Commençons donc par là.

1. TROIS CONCEPTIONS DE LA TRADUCTION ET LEURS IMPLICATIONS NÉGATIVES

Si l'on se livre à une analyse fine, il y a certes bien plus de trois images mentales possibles de la traduction littéraire et l'on pourrait sans doute en repérer actuellement une demi-douzaine en circulation, car les mots néo-latins «traduire» et «traduction» ont une forte tendance à l'extension sémantique, par emploi et abus métaphorique ou par connexité métonymique. Sans compter, comme on le verra au passage, l'asymétrie lexicale et étymologique, fût-ce entre langues européennes. Mais il faut bien rendre maniable la complexité tout en évitant le binarisme. Restons-en pour l'instant à une simple tripartition entre:

- une notion herméneutique, selon laquelle la traduction est une expansion de texte, amplification et explicitation
- une notion de transport, selon laquelle la traduction est d'abord déplacement, placement et remplacement
- une notion dialogique-conversationnelle, selon laquelle la traduction est avant tout échange communicationnel, interaction et suture.

1.1. *La notion herméneutique*

Le paradigme herméneutique se fonde sur une double présupposition, intuitive, implicite et paradoxale, à savoir, d'une part, qu'aucun texte n'est pleinement clair et auto-suffisant dans les frontières de la langue naturelle dont il est fait, et, d'autre part, qu'il faut rechercher son explicitation dans l'espace et par les moyens d'une autre langue naturelle (traduction interlinguale) ou d'un autre type de discours (traduction intra-linguale). Dans cette perspective, l'herméneute est toujours aussi un traducteur, un «herménaute» dans la mesure où il navigue du texte à ses marges, où il dépose l'alluvion de sa lecture, la mémoire des données sémantiques et émotionnelles cueillies ou subies dans l'espace intérieur du texte. Ce paradigme aurait en partie son origine dans le fameux mono-linguisme/mono-logisme grec, selon lequel la seule transformation textuelle *légitime* est celle que l'on peut pratiquer dans l'infinité finie du *logos* unique et donc universel. Si les parlés et pensés barbares ne sont pas à proprement parler des langues, il n'y a pas de traduction interlinguistique, on ne saurait dire la même chose par d'autres moyens, mais seulement plus ou mieux la chose elle-même par les mêmes moyens. Or, précisément, l'interprète de conférence, le traducteur «simultané» est celui qui fait comme si la langue A et la langue B étaient la même, comme s'il n'y avait, sous les apparences, sous le vêtement morphosyntaxique de tous les textes, qu'un seul et universel parler, changeant de manteau sans changer de corps, changeant d'instrument sans changer la musique. L'herméneute, en fait, ne traduirait pas, ne conduirait pas ailleurs et à travers, il opèrerait sur place, réparant l'insuffisance de l'expression, non celle de la langue. Et l'interprète moderne, justement, ou le traducteur assermenté, n'interpréterait pas, puisqu'il interprète parfaitement; cela lui est même justement défendu, il a juré de dire exactement le même en même temps, de jouer avec un autre instrument la même musique en synchronie, de chanter en chœur de telle sorte que l'on n'entende ni contrepoint ni polyphonie, mais la puissance conjuguée et les nuances fondues entre elles des tessitures variées. L'interprète, en se contentant, veut-on croire, d'exécuter en marge (comme avec la langue des signes, à

la télévision) une identique partition, de dire le même presque en même temps, annulerait le décalage entre le dit ici et le dit là, le dit comme ci et le dit comme ça, le déjà dit et le redit. Il annulerait les distances et les lacunes, l'espacement de la respiration.

Selon la conception herméneutique de la traduction, «il n'y a pas de traduction». Soit la traduction est interdite et sans objet, puisqu'il n'y a pas d'autre langue; soit elle n'est justifiée qu'en tant que parfaite et non perfectible, parce qu'au fond toutes les langues ne sont qu'une seule. La traduction réussie, sans reste, ne serait que duplication; en tout autre sens, fautive, elle serait coupable. Coupable de montrer le lien, les ficelles, de pointer la différence qu'elle nie, d'en rendre flagrante la dénégation.

Or la sacralisation moderne du texte littéraire, héritier complaisant du Livre sacré, comme la philosophie profane l'est souvent et institutionnellement de la théologie, sa hiérophanie (contrastant avec l'offuscation, l'infériorisation et l'exclusion de la parole démotique auxquelles l'imprimé, l'enregistrement sonore et les autres mémoires mortes ont beaucoup contribué) va de pair avec le paradigme herméneutique de la traduction: le non-traduire apparaît alors comme l'idéal du traduire. La vérité du texte tient à ce qu'il a été dit une fois pour toutes, auto-créé, donc non traduit et contient en lui-même tous ses possibles. Si la création est unique et auto-centrée, la traduction serait vicieuse dans son principe, déviante et satanique, puisqu'elle prétendrait faire surnager un reste inassimilable –défaut, grumeaux ou vacance– dans la totalité.

Sous une forme atténuée, par compromis, si le prétexte de la traduction –dans le cas exemplaire de la traduction biblique ou de la traduction et retraduction des classiques canonisés– est officiellement un «service rendu» aux populations étrangères et aux nouvelles générations, la valeur ajoutée retourne en fait au capital mort de l'original. En termes économiques, on ne crée pas de valeur, on ne fait pas fructifier le travail de Dieu (d'Homère ou de Shakespeare), on ne peut qu'entretenir sa demeure, on fait du service après-vente, on aspire à restaurer à l'identique. Le problème de poétique, c'est le manque de naturel qui se fait jour pour retrouver le naturel, pour remettre la chose au naturel, lui rendre son éclat premier, dans le changement de pièces détachées et le comblement des lacunes, et même par le décapage des vernis jaunis, des patines du temps, le ravivement des couleurs. Dévoiler, c'est quand même changer. Dissiper le devenir-obscur du texte, c'est encore intervenir et dénaturer. Comme, par analogie politique, une nouvelle loi se présentant sous les espèces d'un changement au bénéfice de la tradition: elle ne profite, en dernier ressort, qu'au législateur. La traduction herméneutique-intérprétative, dans toutes ses manifestations, ne pro-duit rien que sa propre

dissimulation, puisqu'elle se réclame du seul original supposé, s'abrite sous sa propre subalternité, sous l'autorité que l'original exerce sur elle.

1.2. *La traduction transport*

Sans même recourir aux habituelles métaphores du pont, du bateau, du passeur franchissant une faille, un fossé, un fleuve, voire les mers et les océans, la notion de transport (public ou privé) –le trope du *metaphorein*– est certainement la plus protéiforme et la plus équivoque des trois répertoriées ici. Contrairement à l'interprétation, qui porte sur un *texte*, un ensemble discursif, le transport, le passage ou le transfert n'ont pas d'objet déterminé: qu'est-ce qui est transporté, comment, entre quel et quel point, dans quelle direction, vers quel autre lieu? Nul n'est sûr de pouvoir le pointer du doigt. Autant de questions pendantes dans ce modèle.

Puisque la traduction littéraire concerne *aussi* des contenus sémantiques, des savoirs et des croyances, de la référence à ce qui est tenu pour le réel, on peut dire en effet, selon le point de vue, qu'elle exporte ou importe ces contenus d'un espace linguistique et culturel à un autre. Les contenus sont vus comme convoyés par un véhicule, on décharge la marchandise d'un camion pour la charger à bord d'un avion-cargo, ou l'inverse. Ces contenus sont censés être utiles ou à tout le moins valorisables dans le nouveau contexte où ils sont rendus disponibles, comme une voiture japonaise ou britannique peut être conduite en Europe continentale à condition de l'adapter en modifiant l'emplacement du volant et des commandes au pied. Mais, s'agissant de biens culturels, il est impossible de les transporter sans transporter aussi des valeurs qui leur sont attachées, qu'elles soient exhibées, simplement visibles ou subliminales. Le bien culturel en question n'est d'ailleurs parfois que l'emballage ou le support neutre de telles valeurs, Mickey Mouse cheval de Troie. La question est de savoir comment on traite ces valeurs à chaque bout du trajet, voire aux étapes intermédiaires, comme dans le cas, trop souvent négligé mais exemplaire, des traductions indirectes, depuis la Bible hébraïque jusqu'aux traductions de langues rares, régionales, ou tout simplement «lointaines» et peu ou pas connues dans l'espace destinataire. Dans cette perspective, les indicateurs de valeurs non recevables ou jugées non valorisables au *terminus ad quem*, sont des surplus signifiants à neutraliser, ils pourront être laissés à quai, gommés de l'image de l'original ou bien cachés, on mettra une feuille de vigne sur les parties génitales. Tandis que les valeurs valorisables, en tant que partagées ou au contraire en tant qu'exotiques, nouvelles, surprenantes, etc. seront soulignées, mises en relief. Parfois –traduction assimilatrice– on apportera du charbon à

Newcastle, parfois au contraire –traduction dissimilatrice– on fera danser seins nus la Tahitienne dans une pieuse famille des beaux quartiers. Dans tous les cas, qu'il s'agisse de neutralisation, de renforcement de la conformité ou de la marchandisation «orientaliste» ou «négrologique» de l'*exos*, le transport des contenus ne va pas sans altération (bonification ou dégradation) de la marchandise, et cela se produit non seulement par sélection mais aussi moyennant le trafic des signifiants, la longueur du temps de transport et ses étapes.

Le transport traductif n'est pas qu'un simple virement quantifiable, comme celui d'une somme d'argent d'un compte bancaire en dollars à un compte bancaire en euros. Il n'est pas non plus comme le passage d'un corps chimique à travers un tuyau ou un filtre, ajoutant ou soustrayant des impuretés. Car il implique du transfert, de la projection et de l'introjection au sens psychanalytique. Les sujets traduisants, individuels ou collectifs, fabriquent de nouveaux romans familiaux, élaborent de nouveaux fantasmes, modifient leur position au monde et leurs allégeances chaque fois qu'ils font parler leur propre langue à des étrangers, ou vice versa. Toute traduction met en question les identités au moment même où elle joue le jeu du «pareil au même», de l'identité profonde du différent, de l'identité dans ou sous la différence. Les bonnes traductions, à ce titre, sont en effet celles où «on dirait que ça a été écrit en français dans l'original» ou, au contraire, où «on croirait les entendre parler chinois», où l'on «croirait y être, être là-bas». De toute façon, la «bonne traduction» n'est pas seulement mensongère, de façon générale, en ce qu'elle fait dire à un énonciateur, réel ou supposé (auteur, narrateur ou personnage) ce qu'il n'a pas énoncé, pas voulu énoncer ou pas pu énoncer dans la langue d'expression, elle est aussi une *contrefaçon*, en faisant passer du «made in China» pour du «made in France» ou vice versa. Illusionniste, la bonne traduction est un faux qui délocalise ou mondialise la production du sens tout en désignant et rehaussant une origine singulière.

Le mot anglais «*translation*», contrairement au français, à l'espagnol ou à l'italien, qui retiennent avec «*ducere*» (conduire) le sens d'une autorité, d'un commandement et d'un effort ou d'un travail dans le transport, comme celui du berger, du capitaine ou du chauffeur de poids lourd, favorise la naturalisation du tour de passe-passe traductif, par analogie avec le sens spécialisé du terme en géométrie plane: une translation, nous disent les dictionnaires, consiste en un glissement –sans rotation ni retournement– d'une forme, de telle sorte qu'elle se retrouve à l'identique, seulement à un endroit différent. On se représente que c'est ce qui se passerait quand on importe-exporte un signifiant tel qu'un mot, voire une expression idiomatique, par exemple, d'un texte en langue A dans

un texte en langue B –lorsque, par exemple, une notion ou un objet sont spécifiques à la culture A et n'existent pas dans la culture B. Les exemples-types relèvent autant de la culture matérielle que de la culture immatérielle: faute de mot français pour désigner la *paella*, le *borcht*, le *maté*, un *biryani* ou des *sushis*, on laisse glisser les mots espagnol, russe, argentin, hindi et japonais correspondants vers le français, où ils se retrouvent plus ou moins à l'identique; de même pour *karma*, *yoga*, *zen* ou *bar mitzva*. Or il y a une différence capitale avec la translation géométrique, figurée sur du papier millimétrique, dans un espace plan à coordonnées quadrangulaires: la forme translattée est isolée, sans contexte, au départ comme à l'arrivée. En revanche, il n'y a pas de «translation» pure et innocente en traduction, il y a décontextualisation et recontextualisation. Bien plus, il est fréquent de pratiquer des translations de signifiants alors même que le mot ou l'expression en question a son pendant, son équivalent référentiel dans la langue et la culture B. On va ainsi translater, faire glisser latéralement du hindi à l'anglais des mots comme *dal* ou *saag*, alors que l'anglais ne manque ni de *lentils* ni de *spinach*. À quelle fin? N'est-ce pas pour signifier une intraduisibilité culturelle fondamentale, et donc, finalement, une intraduisibilité ou une inconvertibilité générale? C'est rappeler, à chaque fois, que l'expérience des lentilles ou des épinards en Inde n'est pas l'expérience des lentilles ou des épinards à Londres ou à Toronto, et que *l'expérience* ne se traduit pas, en ce sens que les signifiants locaux y adhèrent, la teintent de façon indélébile, que l'une et les autres ne sont pas détachables. Si tel est le cas, la meilleure traduction serait la *non-traduction* totale, la miraculeuse reproduction intégrale de l'originale, le *Don Quichotte* de Pierre Ménard.

En revanche, le mot «transfert» dans le jargon artistique, désigne la même activité sous l'angle de la reproduction et du placement. Le «transfert» nomme trois techniques différentes pour reporter un dessin d'une surface sur une autre: la décalcomanie; le dessin à l'aveugle sur une feuille blanche sous laquelle est placé un carbone, qui fera apparaître les formes sur une seconde feuille; et enfin le dessin sur une feuille blanche posée sur une surface encrée de telle sorte que ce même dessin s'imprime simultanément au verso. Chacune de ces trois techniques a son pendant dans les pratiques de traduction, mais ce sont des pratiques réprouvées ou fallacieuses: le calque, la pseudo-traduction, le littéralisme mécanique...

En bref, toutes les figures de la traduction comme transport débouchent sur un même défaut: la traduction est infigurable, magique, mystérieuse, inexplicable, «traduction» serait donc finalement le nom de rien.

1.3. *Le modèle dialogique-conversationnel*

Dans toutes ses versions, ce modèle est d'abord communicationnel. Traduire, c'est transmettre, prendre ou prélever quelque chose quelque part et faire de ce quelque chose ce qui permettra de le remettre à un tiers qui l'accepte. Il y a un destinataire et un destinataire, un émetteur et un récepteur, un donateur et un donataire. Temporalité ou temporisation, définition des rôles et identification des acteurs du traduire sont les facteurs cruciaux.

Si le schéma de communication est monologique, comme chez Jakobson, la fonction poétique, retournée sur elle-même, y est en outre le cas particulier qui, pour les formalistes les plus rebelles à la pragmatique et à la socio-linguistique, va enfermer le discours littéraire dans la tour d'ivoire héritée de l'art pour l'art du XIXe siècle, en réaction contre la marchandisation des valeurs humaines et des symboles. Les objections forcenées de Meschonnic et de quelques autres contemporains à une conception communicationnelle de la traduction peuvent avoir d'autres raisons, mais elles dépendent aussi d'une nostalgie de l'un, du grand Un lointain et perdu dans lequel l'autre est/serait tout un. Tel est le fantasme de Walter Benjamin. Que l'altérité n'est pas soluble dans le rythme, c'est sans doute pourtant ce que la traduction ne cesse de montrer: le défaut de la traduction tient à une irréductibilité de l'autre, à cette disharmonie qu'est après tout l'exigence du sens, du faire-sens. La mystique de la «traduction» hölderlinienne de Pindare, la créativité de l'incrédé, au bord de la folie, l'enthousiasme déchirant pour ce que la traduction communicante tente patiemment de dissimuler –le risque de la perte du sens– soulignent pour nous, tout au contraire, la pertinence de la communication traductive et même ce qu'elle peut avoir d'exemplaire. Si la communication traductive n'est pas unilatérale et vénale, comme dans le cas de la propagation de la foi biblique, il n'y a aucune raison d'en rejeter d'emblée le principe. Les études de réception, l'esthétique de la réception, la critique lectorale et la psychanalyse du texte tendent d'ailleurs à valider un tel modèle dans sa variante dialogique et coopérative.

Plutôt que des dialogues réels et attestés entre traducteurs, entre traducteurs et informants, entre traducteurs et auteurs vivants, ou avec les réviseurs, les lecteurs professionnels et les critiques et théoriciens de la traduction, il s'agit ici du dialogue virtuel et simulé entre le ou les énonciateurs du «texte source» et l'énonciateur à venir ou à confirmer du texte de la traduction, celui qui a la traduction sur le bout de la langue ou la pointe de la plume. Il est dès lors important de repérer quels modes illocutionnaires sont activés de part et d'autre au cours de ce dialogue, quel arbitre ou

modérateur virtuel est posé comme garant de son engagement, de sa poursuite et de son bon déroulement. Une telle figure d'autorité et de régulation sera-t-elle antérieure et surplombante, ou contemporaine (un consensus théorique, s'il y en a un, ou le public existant), ou encore à venir (une postérité imaginée, projetée, rendue possible par la textualisation nouvelle, formatrice de nouveaux lecteurs, de nouveaux traducteurs, donc)?

Quoi qu'il en soit, contrairement à ce que suggéraient et impliquaient les deux conceptions précédemment abordées, foncièrement synchroniques, faisant par exemple du texte B une métaphore ou une allégorie du texte A, ou reliant l'un à l'autre dans le pur espace de l'équivalence et de la tierce langue qui eût été en elle-même celle de la vérité, le modèle communicationnel et dialogique est fondamentalement successif. Non pas de la seule successivité de ce qui vient après ou de ce qui n'existerait pas sans ce qui était là avant (l'original, son contexte de production, les intertextes, les dictionnaires et grammaires, etc.) mais encore au sens d'une prise de relais, de tour de parole, de la poursuite d'une conversation par d'autres moyens et dans d'autres termes, déplaçant le discours et le remotivant sans cesse. Le dialogue dérivé et dérivant de la traduction aboutit, comme ceux –à bâtons rompus– de la vie courante, à des moments où l'on se demande: «Comment en est-on venu là? Ça avait rapport à quoi, au départ?» Si tout se passe bien, on remonte maillon par maillon la chaîne qui resterait attachée à quelque origine, ou bien on saute quelques étapes, on se contente d'une anecdote qui servira d'origine. La traduction, le traduisant ont besoin de se tisser un fil qui mène à une filiation, ils ne cessent de s'en fabriquer une, du genre roman familial, ils veulent savoir à quoi, à qui ils ressemblent, puisqu'en tant que texte traduisant, mimétique, dont l'être est constitué de ressemblance, un tel texte doit s'inventer un original, s'il n'y en a pas un tout prêt. Une traduction est censée être un digne fils successeur de son père à la tête de l'entreprise textuelle. Mais plus elle s'en rapproche, asymptotiquement même, plus elle étale sa dépendance et son insuffisance. Le singe du parangon lui ressemblera d'autant moins qu'il l'imite mieux, car le parangon, lui, était autonome, indépendant et n'attendait point de miroir pour être.

Mais ce n'est pas tout, le dialogue traductif est successif par parties, il connaît des interruptions et des reprises. Chaque répartie complète la précédente tout en n'en sélectionnant que certains éléments: on ne peut pas *tout* traduire, car, c'est bien connu, surtraduire n'est pas traduire, faillit à rendre compte du dispositif du texte A, notamment de la condensation qui produit son explosive densité, de la surdétermination qui noue l'expression et indétermine l'origine de l'origine. Chaque répartie prépare la suivante en demeurant partielle, en se creusant de non-dits que la répartie suivante pourra dénoncer en les comblant ou en les tenant pour du dit.

Ceci jusqu'au mot de la fin, qui ne saurait rien clore, car ni l'original ni la traduction n'ont jamais le dernier mot, comme, dans le dialogue psychanalytique, on n'arrête pas parce que c'est fini, parce qu'il n'y a plus rien après, mais parce qu'il faut bien finir, en attendant de reprendre: les traductions, en effet, sont toujours à reprendre, le texte B est toujours en manque de quelque chose par rapport au texte A, lequel ne peut se faire passer pour complet, à la rigueur, que dans l'espace de sa langue, alors que la simple possibilité de le traduire signale son manque à être dans toute autre langue, notamment dans la langue B. Les manques, les insuffisances, les erreurs mêmes de la traduction, mais tout autant ses succès, ses trouvailles, ses surplus font apparaître du manque, du défaut dans le système des textes, soit que le texte A ait rendu possible l'erreur, ait tendu le piège de l'omission ou suscité la tentation d'une paraphrase développée (puisque *paraphrasis* ou reformulation est un des noms de la traduction), soit que le rayonnement du texte B, fils surpassant le père, l'éclipse, ou encore que, simplement, sa masse, en s'interposant, le cache. Une traduction ne pointe pas toujours l'original, mais quand elle le fait, c'est le moment où nous fixons le doigt qui montre, non pas la lune qu'il désigne.

Ainsi, que ce soit dans ses formulations coopératives modérées, associées à la lecture traduisante et à la translecture, ou dans la formulation plus radicale que j'en propose, allant au-delà du dialogisme et de la polyphonie bakhtiniens —«la traduction est la poursuite de la conversation dans un autre langage/langue»—, le modèle communicationnel-dialogique du traduire met lui aussi en relief la défektivité de la traduction, une défektivité qui marque et contamine tout ce qu'elle touche. Il nous reste à nous demander si l'on peut en mêlant les trois modèles proposés comme ils le sont dans la pratique et dans bien des théories traductologiques, d'une part répertorier et classer les facteurs et les manifestations de cette négativité, d'autre part rechercher si cette négativité est productive et de quoi.

2. NÉGATIVITÉS DE LA TRADUCTION

Si la poésie rémunère le défaut des langues en cela que plusieurs, c'est bien la traduction, sous tous ses aspects, qui désigne ce défaut. Ses agents sont nombreux. Loin de se limiter aux seuls traducteurs professionnels, amateurs ou scolaires, ils incluent:

- les lecteurs traduisants, bi- ou plurilingues (dont, au premier chef, les comparatistes) qui lisent tout texte avec une autre langue en veille dans le fond ou sur le côté,

- ceux qui, moins bilingues, lisent en langue étrangère avec difficulté,
- en vrac, les éditeurs et anthologistes, les critiques et plus généralement les lecteurs de traductions, de textes bilingues et de pseudo-traductions, qui lisent de l'autre, du pas tout à fait même à travers l'un et fabriquent ou ébauchent un autre texte possible quand ils ne disposent pas d'un autre texte certain.

Cela fait beaucoup de monde et gagne du terrain à se disputer, comme l'indiquent la mode des études de traduction depuis une trentaine d'années et la volonté affichée de la traductologie de se constituer en science ou en discipline autonome, malgré sa vocation native à la transdisciplinarité. Il n'est pas inutile d'insister sur la pluralité et la diversité des agents de la traduction pour deux raisons principales. La plus connue, et même ressasée, relève de la mondialisation et des migrations de toute sorte, libres et ludiques, économiques et affairistes, forcées et exiliques, relève du contact inédit de cultures et de langues qui s'ignoraient naguère, de la constitution fonctionnelle ou dysfonctionnelle, toujours instable, de sabirs de camps et d'aéroports tenant lieu d'une langue mondiale unique, laquelle s'étire au point de devenir méconnaissable à elle-même. Comme on disait naguère que le mauvais anglais («*broken English*») était la langue la plus parlée du monde, ce serait maintenant le *translationese* (mot qui reste d'ailleurs à traduire: par «traductais» ou «traductois» en français?).

Les frontières entre langues vivantes deviennent aussi floues que l'étaient en pratique celles entre dialectes aux temps ruraux; en langue comme dans les rayons des supermarchés, le produit local devient exotique. Étant traduit, exotisé et déplacé sur place, le sujet langagier traduit plus que jamais, mais il en est de moins en moins conscient; les automatismes de la débrouille et de la conformité, de l'adaptation caméléonesque aux situations de mixité de toute sorte, dont sa survie dépend, transforment l'activité traductrice en un permanent camouflage qui la dissimule aux propres yeux du sujet traduisant. Il est rare que le Jourdain traducteur s'éveille à nommer cette activité naturalisée, cela lui ferait peur. On traduit, aujourd'hui, comme on respire. Mal, certes, mais sans s'en rendre compte. Mais cette négativité maintenant dominante de la traduction –son inconscience, sa méconnaissance, sa dénégation, son déni– ne doit pas cacher les autres négativités, constitutives, celles qui à la fois l'autorisent et l'empêchent. Par commodité, je les classerai en trois grandes catégories: le mensonge traductif, l'intraduisible, la négation du non-traduire; et, dans chacun de ces groupes, je chercherai tant à identifier les déchets, débris, décombres et rebuts qu'elle laisse sur son passage qu'à cerner les modes et procédés de contournement et de retournement de la négativité, qui, bien entendu et fort heureusement, ne l'épuisent pas.

2.1. *Le mensonge traductif*

Je m'attends à ce que la traduction me dise le mieux
du monde ce que l'original écrit (Umberto Eco).

Ce n'est point par rapport à cette attente, cet escompte toujours déçu dès que le lecteur bilingue d'une traduction effective consulte «l'original», le projette ou l'imagine, que nous devons d'abord questionner la sincérité du geste traductif, mais bien par rapport à la formulation même qu'adopte l'énoncé ci-dessus: il est inévitable d'inférer que, selon Umberto Eco, une traduction «dit» (parle) comme si elle s'adressait aux lecteurs empiriques, chacun d'entre eux lui attribuant une telle intention ou visée, tandis que «l'original» simplement «écrit» (non pas «a écrit»). L'original serait une activité absolue, sans destinataire, et permanente, figée donc en non-événement et simultanée à toute lecture, traduisante ou non, tandis que «la traduction» mettrait en voix, en une voix reconstituée et transitoire projetée par chacune de ses lectures, l'écrit immuable –ce qui ferait de la lecture ou plutôt de l'écoute d'une traduction quelque chose de bien différent de la lecture en général. L'acte de traduire l'écrit, et son produit, appelé traduction, répondraient, honnêtement ou non, au désir du texte que «quelqu'un l'aide à fonctionner», mais déboucheraient sur une performance orale ou comme orale, à travers l'écoute du lecteur de la traduction mimant le dire traductif. *Verba volant*: réduit par son propre lecteur à des paroles relais, éphémères, rétractables, le traducteur, porte-parole, adjoint ou second, greffant son discours périssable sur un autre impérissable mais qui ne saurait le garantir, est dans une position fragile, de toute part visé par la suspicion.

Nous sommes invités à penser les relations de différents niveaux qui s'établissent entre les acteurs de cette communication comme fondées sur un pacte véridictionnel, un engagement de transmission –que celui-ci puisse ou non être tenu. La vérité éventuelle et le mensonge susceptible de l'enfreindre concernent deux choses différentes: l'objet et les contenus du dire, d'une part, et le dire lui-même, son authenticité, d'autre part. Trois questions se posent, sans précédence nécessaire des unes sur les autres: a) *qui* dit, est-ce bien le traducteur? b) le traducteur *dit-il* vraiment, ou fait-il quelque chose d'autre que dire: feindre de dire, par exemple? et, c) s'il dit sérieusement, dit-il «vraiment» *ce que* l'original écrit?

Entraînés dans la spirale d'une spéculation sur le mensonge traductif, un mensonge inhérent à la traduction et/ou constitué de l'ensemble des occurrences de mensonges qui peuvent se rencontrer dans son exercice, nous serons conduits, plus loin, à affirmer à la fois qu'il n'est pas vrai que l'on traduit –au sens propre, s'il en est– et qu'il n'est pas vrai que l'on ne traduit pas, ne peut pas traduire... Mais, pour l'instant, nous nous contenterons

de mettre en évidence le mensonge énonciatif qui consiste à attribuer un énoncé en langue B à quelqu'un qui a parlé/écrit en langue A. La traduction, effective ou prétendue, d'une prose narrative imaginative ou documentaire, d'une œuvre dramatique ou d'un poème lyrique, n'est pas la seule textualité à user de ce mensonge. Nous avons affaire à cette situation dès qu'un texte attribue à un sujet énonciateur des énoncés mentaux ou exprimés par la voix ou l'écrit dans une langue qui n'est pas la sienne ou pas celle qu'il a pu employer en la circonstance. C'est, bien sûr, le cas de tous les récits et drames historiques à référence plus ou moins ancienne, comme de tous les récits de voyage à l'étranger allophone: Jules César parle et pense en anglais chez Shakespeare –de même que le Satan de Milton–, comme Auguste chez Corneille et les Chinois en Chine de Jules Verne et le Charles-Quint de Victor Hugo, et son soldat espagnol blessé à Waterloo qui demande «de l'eau». Il est fort rare, sauf peut-être à des fins de caractérisation ethnographique ou de caricature raciale, que le texte se risque à annoncer: «il s'écria "Nom de Dieu!" en javanais», car une telle affirmation dénoncerait l'impossibilité d'une telle expression («Nom de Dieu!» n'est pas javanais) dans le même temps qu'elle authentifierait ou rendrait vraisemblable la scène fictionnelle ou attestée. Le «comme si» du traduire est plus autoritaire, plus usurpateur et plus dissimulateur que celui du conte ou de la légende, car il ne nous prévient pas, bien au contraire, que «*era y no era*», qu'il «était une fois» (en un temps indéterminé et reculé); le bluff, le coup de force du traduire consiste à tenir pour acquise la suspension d'incrédulité, à ne pas nous donner le choix.

L'invisibilité du traducteur, dont se plaint amèrement Lawrence Venuti est d'abord l'invisibilité du traduire, requise par le mensonge traductif. Paradoxalement, la traduction ne peut pas s'exhiber et dire son nom sans se présenter soit comme insuffisante, incapable de tenir ses promesses, soit comme arrogante, rivale et rebelle, sortant de son rôle pour assumer celui d'une création unique, singulière, originale. Hölderlin est exalté, Chateaubriand lui-même, qui n'en demandait pas tant peut-être, en prosifiant Milton. Les traducteurs vedettes d'aujourd'hui, même si ce n'est pas leur souci, deviennent des auteurs dont les prouesses défraient la chronique: on lit Dostoïevski pour Markowicz, Pynchon ou Vikram Seth pour Claro. La restauration-modernisation audacieuse, dans le premier cas, le ventriloquisme dans le second, apparaissent donc désormais comme des procédés de *création* partagés avec les écritures que l'on affirmait autonomes. Sur la thèse post-moderne d'une écriture qui serait toujours ré-écriture vient se greffer celle du traduire comme ré-écriture, indifférenciant le traduire de l'écrire. Or on ne sort toujours pas de l'idéologie romantique de la nouveauté et de l'originalité en valorisant la fidélité à un esprit des lettres qui serait insurgent, oppositionnel, provocateur, quand l'imitation du geste se substitue à celle du texte ou assure la

remplacer. L'aporie du traduire, sa précarité, son inachèvement sont valorisés au détriment et de «l'original» étranger et de toutes ses traductions antérieures, rendues obsolètes, laissées pour compte ou tout au plus victimes collatérales du nouveau traduire auctorial.

On pourrait croire le phénomène nouveau, ce n'est pas tout à fait le cas: Amyot traducteur de Plutarque est passé depuis des siècles au statut d'auteur, agent d'un texte que l'on peut détacher de son matériau. La condamnation implicite de Delille traducteur de Milton par Chateaubriand, parallèle à celle, explicite, de Delille auteur par Sainte-Beuve, ne différerait guère des manœuvres de Corneille contre Mairet ou de celles de Racine contre Corneille. Le désir traductif ne se satisfait que par une appropriation qui exige à la fois la perpétuation du mensonge traductif et son déni. Une traduction translinguale, en changeant presque tout, non seulement le lexique mais la chaîne signifiante et, tout autant, le contexte, les liens inter- et hypertextuels, etc., doit se présenter comme si elle ne changeait presque rien. La traduction, dans son principe, est une transgression hypocrite, non seulement parce qu'elle se défend de trahir mais parce que tour à tour elle chamboule et métamorphose pour ne rien changer, ou copie servilement pour que rien ne soit semblable. Saint Augustin, par la notion de «discours figuré», a laissé béante dans sa diatribe contre le mensonge la faille par laquelle l'acte traductif littéraire (esthétisé) pourrait être exempté, mais non pardonné, du péché de mensonge. Le traduire, que la collectivité de ses menteurs figure ou non sa figuration, est poussé dans une fuite en avant par la vérification, par la perpétuelle mise en question –sinon à la question– à laquelle il est en butte. Il laisse beaucoup de charognes sur son passage, dont certains se sont nourris et d'autres non, il perd tout le temps des morceaux de ce qu'il véhicule et aussi tel ou tel de ses outils, il doit les remplacer par d'autres, appelés pinces à trouvaillies et acquis furtivement. La traduction est un couteau de Jeannot, dont on remplace le manche, puis la lame et la virole.

2.2. *Les intraduisibles, les inconvertibles et l'intraduisible*

L'intraduisible n'est pas une notion lisse, simple et unique. Le terme recouvre des jugements, des constats et des visions linguistiques, idéologiques et philosophiques très hétérogènes selon l'échelle et les situations où on le fait intervenir, selon l'extension qu'on lui accorde et la compréhension à laquelle on l'astreint, et, bien sûr, en fonction du modèle dominant (herméneutique, transporteur ou dialogique) dans lequel il s'inscrit théoriquement.

Classiquement, si l'on peut dire, l'intraduisible se partage d'abord entre une envergure théorique, abstraite ou holistique, et un empan pragmatique restreint au cas par cas, voire au mot par mot. Selon la première perspective, on dira aussi bien que rien n'est traduisible et que tout est traduisible, on naviguera avec plus ou moins de facilité, d'optimisme et de pessimisme entre ces deux pôles comme le faisait Emily Apter dans *Translation Zone*.

L'intraduisibilité interlinguistique générale peut tenir à la malédiction de Babel, au fait que les langues naturelles ne sont pas mutuellement compréhensibles, ce qui d'ailleurs les définit en tant que langues, combiné, ce fait, avec une forte nostalgie de l'unité: la pluralité ou la diversité est vue comme une explosion, une fission, une dégradation, une perte irréparable, d'autant plus dans le cadre des monothéismes et d'une création unique. L'homme est d'abord chassé du Paradis terrestre pour sa volonté (inconsciente) de savoir, puis, devenu plus nombreux que Prométhée en son temps, il est à nouveau puni pour avoir uni les forces de toute l'espèce afin de s'approcher du ciel. Dieu ne l'entend pas de cette oreille et divise l'espèce en tribus dispersées, désolidarisées entre elles par l'hétérogénéité de leurs langues. La seule langue vraiment universelle reste dès lors la langue de Dieu, celle qu'il se parle à lui-même, dont le secret ne peut être percé. Cette intraduisibilité générale n'interdit pas la traduction entre langues humaines, mais le traduire qui en résulte, fébrile, anxieux, imparfait, fallacieux, erroné, toujours avorté et recommencé, acte une incommunication fondamentale qui mire en négatif le mystère du langage divin, de la langue qui serait elle-même la vérité. Traduire, dans ce cadre (et échouer), c'est prendre acte de l'auto-communication parfaite du créateur incréé, et lui rendre hommage. Le créateur ne s'auto-traduit pas, et il ne s'exprime que partiellement, elliptiquement, parfois obscurément, pour sa créature –son jouet favori–, dans la langue du peuple élu. Ce mythe confond allègrement langage, langue, discours et parole, car l'individuation est encore à ses débuts dans le système social et le système de pensée. Pareille confusion, quand elle se prolonge en régime social laïque, séculier et individué, se manifeste –surtout à chaque crise de société– par une poétique de l'ineffable, de l'incommunicable, de non-transmission, d'autotélie, de non-traduction, de solipsisme, de haine du sens. En revanche, sacré et profane sont encore entremêlés dans le régime mythique de référence. Or, quand les œuvres de l'homme, et parmi celles-ci les œuvres de parole, deviennent plus attribuables à l'homme, elles ne peuvent se racheter de leur profanité qu'en se faisant passer pour des produits dérivés du Livre sacré: Dieu (ou les dieux) a donné la parole à l'homme pour sous-traiter le sacré et pour recevoir quelques échos incarnés, hymnes, psaumes ou prières, en récompense du don du Verbe. La dévotion est aussi une dévolution.

L'œuvre d'art littéraire se sacralise par étapes et par à-coup jusqu'au sacre de l'écrivain. La valeur suprême de la poésie est alors, d'après la «grosse bêtise» de Frost (dixit Susan Bassnett), ce qui ne s'en traduit pas, et il faut toujours le démontrer en traduisant... Parvenir à traduire la poésie serait alors un tour de magie à la frontière de la folie (Hölderlin), angélique, mystique ou diabolique, on en doutera encore souvent.

L'intraduisibilité restreinte, partielle ou ponctuelle, est moins métaphysique –tant qu'on ne la généralise pas. Mais elle peut relever aussi d'un interdit, comme l'intraduisibilité générale. Les *Problèmes théoriques de la traduction* de Georges Mounin n'étaient pas très heuristiques, ils faisaient une synthèse –de celles qu'on dit équilibrées– de travaux et spéculations philosophiques, linguistiques, anthropologiques et ethnolinguistiques remontant pour le moins à Humboldt, mais cet ouvrage a beaucoup contribué à accréditer la thèse de l'intraduisibilité restreinte fondée principalement sur deux sortes d'obstacles présentés par le texte étranger, les uns d'ordre linguistique, les autres d'ordre culturel-référentiel. Il est présupposé, d'une part, que les langues naturelles, dans leurs structures grammaticales comme dans leurs grilles et constellations lexicales, et même peut-être par leur phonétique et leur graphie, sont idéologiques, cadrent et déterminent en partie nos processus et manières de penser, notre symbolisation, notre vision du monde, nos valeurs. Ainsi, l'arabe, qui n'a pas de verbe «être» mais des auxiliaires de phrases nominales, porterait une expérience spatio-temporelle bien différente de l'anglais ou du français qui en ont un, ou de l'espagnol, qui en a deux. Même entre l'anglais et le français, ou vice versa, la nominalisation de (un/l') être par la forme –ing du participe présent/gérondif ou par l'infinitif n'est sans doute pas sans incidence sur la pensée du rapport entre entité et procès. Dans l'ordre de la culture matérielle, comme on l'a vu plus haut, il y a toujours les Inuits avec leurs dizaines de mots différents pour toutes les qualités de neige, et les populations subtropicales qui n'ont pas un seul mot indigène pour ce qu'ils n'ont jamais vu et ne verront jamais tomber chez eux; il y a les recettes de cuisine sans analogue dans une autre culture culinaire, ou que l'on différencie parce qu'on ne veut pas les savoir similaires (la pizza et la flammekueche; la paella, le risotto, le pilaf et le biryani), il y a les objets du quotidien matériel qui ont des usages, des matières ou des statuts différents: comment pourrait-on traduire *chappal* par thong ou tong, par sandale ou savate? Comment dire ici la belle-sœur-aînée? Ou là, le cousin second? Comment faire passer sans sacrilège ni ridicule dans une culture occidentale le surnom à la fois familier et respectueux de Tagore, «*Gurudev*» (guide divin)? Dans tous les cas, ces intraduisibles culturels, au pluriel, fragmentaires, si nombreux qu'ils soient entre deux langues quelconques, tout en promouvant le relativisme culturel, en

soulignant des identités et parfois une certaine clôture des communautés, ne condamnent pas la traduction dans son principe. L'absence d'équivalents lexicaux au mot à mot, ou l'asymétrie des dispositifs grammaticaux pourront aboutir à plusieurs réponses différentes –l'omission, la translation, le calque, la paraphrase, l'anamorphose– qui attestent ou sanctionnent des visions plus ou moins pessimistes de l'intraduisible.

La translation ou plus exactement le transfert consiste à introduire dans un texte en langue B des unités lexicales, des expressions idiomatiques, des tournures syntaxiques, des rythmes, etc. appartenant exclusivement à la langue A ou qui en sont typiques. Le transfert peut néanmoins être effectué dans un but d'étrangéisation du texte en langue B, altérisant, exotisant la langue A pour valoriser l'altérité médiée par la traduction ou libérée par la non-traduction, ou encore, à l'inverse, pour souligner l'aliénité, l'inaccessibilité, la clôture et l'incompatibilité de la langue A, de la culture qu'elle véhicule et signifie, et des humains qui la parlent: «on ne voudrait pas de ça chez nous», ou «il est temps qu'ils apprennent à manger, parler et pisser comme nous».

C'est là, ce me semble, toute l'ambiguïté de la démarche de Venuti: si une telle altérisation à effet d'authentification est construite de toutes pièces, n'est-elle pas aussi mensongère (fallacieuse, controuvée) que la fausse transparence? Jusqu'à quand est-il possible de sous-titrer «Ceci n'est pas une pipe» une image qui y ressemble passablement, et à quoi servirait-il de donner une telle légende dénégative à une image qui n'y ressemble point? L'acte traductif serait-il toujours pris entre tautologie et non-sens, et voué à cacher cette condition, à se trahir lui-même, à se révéler par sa dissimulation?

2.3. *Le tout-traductif*

J'ai déjà évoqué en passant le tout-traduisible, comme pendant et réponse à l'intraduisible généralisé (résultant du monolinguisme/monologisme perdu du Grand Un, ou encore de l'aliénation de chacun au Grand Autre). Selon le tout-traduisible d'Emily Apter, l'intraduisible, tant au singulier amalgamant qu'au pluriel disséminant serait en effet non ce qui se refuse définitivement au geste du traduire, mais ce qui le provoque et l'exige in(dé)finiment.

Il faudrait encore tenir compte de la vision d'horreur du régime *lisible* ou classique de la lecture, de la production du sens ou de l'illusion du sens immédiat, selon Barthes. Dans ce «régime classique», monolingue et monocode, nous nous comprenons d'avance, nous sommes entre nous, l'autre est anéanti. Or il y a là à tout le moins paradoxe, sinon imposture. La

détecter est si facile qu'on s'en abstient: pour être reconnue comme réussie, comme «vraie» traduction, la traduction devrait pouvoir se lire et être lue comme si elle n'en était pas une.

Mais le tout-traductif est encore une autre affaire, qui relève, à l'inverse, du *scriptible* barthésien. Il s'agit d'une attitude interprétative selon laquelle le sens et l'émotion sont pris, littéralement ou étymologiquement (même chose, quand pèse le poids de l'origine), pour de pures mobilités, pour des dynamiques dans lesquelles le passage compte plus que la force qui se résoudrait en matérialisation. La sémiologie infinie, l'analyse inachevable, l'intertextualité en exponentielle expansion, la déconstruction permanente, la génération anagrammatique du texte, la disparition élocutoire du poète, la bande libidinale, l'écriture automatique, l'écriture-vite de Kerouac tant que le rouleau se déroule, la mort de l'auteur, le laisser-parler des bruits du monde, la voix sans personne, les écritures blanches, l'abandon aux pouvoirs de la langue: on n'en finirait pas avec l'énumération de ce qui, depuis un grand siècle déjà, redoutant l'arrêt, le silence, l'arrêt de mort, fait tout pour poursuivre et enchaîner, pour parer à la monumentalisation, à la réification, à une matérialisation en *ne varietur* qui gèlerait le flot, fixerait la forme de la vague. L'impressionnisme, le symbolisme, obsédés par l'instant insaisissable, aspiraient encore à le fixer en une éternité très dense. L'impression, fraîche et fugitive en son occurrence, pouvait encore, croyait-on, être pressée en empreinte. Le suspens, celui de la pointe de la danseuse mallarméenne, occupe la place laissée vacante par le ptyx; les points de suspension de Maeterlinck mènent sans doute les petits moutons à l'abattoir, mais ils les retiennent aussi dans le juste avant. Mais, dès lors que le moindre intervalle et la moindre déliaison sont perçus comme une déchirure dans le déroulement de la totalité, le moyen le plus sûr, à première vue, d'éviter la discontinuité, la déconnexion, la fin du monde, le devenir soi-même une fois pour toutes à quoi la soudaine irruption de l'éternité pourrait contraindre et réduire l'art vivant, est d'imaginer que tout est et sera traduction: le texte N traduit le texte N-1, il en est hanté et l'actualise tout en le remplaçant, mais il n'est encore que le prototype et le brouillon du texte N+1 qui le manifestera plus avant tout en le remplaçant et en l'occultant au moment même où il y renvoie. Le tout-traductif n'est pas une incantation visant à suspendre le vol du temps, il est un stratagème (tout aussi illusoire) pour empêcher le temps de s'arrêter, le silence de s'installer. La négativité traductive, en empêchant, pense-t-on, toute fixation du texte, ne le fait survivre qu'au prix d'une incessante mutation, en l'éloignant de plus en plus de l'état donné comme origine, dont la diffusion et la survie servaient de prétexte au traduire pour commencer. Le traduire, toujours, mais désormais de plus en plus, use, métamorphose, défigure sans possibilité de retour ce qu'il est censé préserver, le rend méconnaissable à lui-même: Protée escroc.

Point de circularité en traduction automatique, bien moins encore en traduction humaine, surtout littéraire. Est-ce un drame ou bien au contraire l'indice d'un retournement de la négativité traductive? Qu'on essaie de retraduire une traduction vers la langue source, et ainsi de suite, on n'y reconnaît très vite plus ses petits. Pas seulement en terme de pertes, comme lorsqu'on change et rechange des devises, commissions et taux de change inégaux à l'achat et à la vente érodant chaque fois le pouvoir d'achat résultant. La méconnaissance ou plutôt le méconnaissable (*unrecognizability*), l'irressemblance provoquée par l'acte traductif résulte aussi de gains licites et illicites, cela a été souvent observé. Alexis Nouss y voit la manifestation d'une pulsion: «Pulsion traduisante: l'inconscient est toujours ce qui se manifeste par une trahison lui permettant de déjouer la loi du conscient. Et faut-il rappeler que cette trahison, Freud la désigne comme traduction?». La traduction, comme le rêve, travaille le reste et le fait travailler, elle exploite le non-dit de l'original (ses souvenirs d'enfance ou son matériau diurne) pour en faire une textualité plus lacunaire encore. La traduction ménage la place de l'interprétation et de la création dans les béances et les lacunes qu'elle ouvre ou élargit, que celles-ci soient appelées erreurs, omissions, abus ou excès.

Bien pire ou bien mieux, le texte non traduit dans une autre langue, non reformé dans une forme, un genre, un discours ou un média autre, n'en est pas moins toujours recontextualisé *de facto* par l'évolution de la langue, de ses fonctions et de son statut intercommunautaire, par le voisinage de nouveaux textes, par le rapprochement de tels qui n'étaient pas voisins et l'éloignement de tels autres qui l'étaient. Le texte immobile est traduit malgré lui, et de façon sans doute plus arbitraire, par des lectures traduisantes non guidées, que s'il était traduit, intra- ou translingualement, suivant des critères identifiables et plus ou moins cohérents. Ce que le traduire néglige ne reste pas identique, fidèle à soi-même.

La perspective (dialogique) du tout-traductif révèle que le traduire effectif engendre l'image d'un original dans la seule mesure où il le trahit et n'a avec lui qu'un air de famille. Mais sans traduire, pas d'original, rien qu'une présence muette et amorphe, si tant est qu'un texte puisse demeurer texte dans la condition d'archive, de lest de la mémoire morte. L'emprise croissante de la pensée du traduire, de ses théorisations de plus en plus architecturées et compétitives, ce qui se joue de rapports de force dans le traduire et qui n'est pas que métaphorique ou symbolique, fait qu'une proportion de plus en plus importante de la production littéraire se détermine par rapport aux traductions possibles ou impossibles, par rapport à la virtualité traductive. Tel texte va s'écrire de façon assez peu dépendante de sa langue d'expression initiale, de façon à pouvoir jouir

d'une grande adaptabilité à mainte langue; ses directives de lecture en quelque sorte seront neutres quant à la langue: l'intrigue transposable, des clichés universels, des rythmes jouables sur d'autres instruments y domineront. Les romans de Paolo Coelho sont de ce type, des *world cars* plus ou moins bons pour la plupart des routes et que l'on peut carrosser, garnir, équiper et colorer ou enjoliver à volonté selon les goûts et les besoins de la clientèle attendue ici ou là. En revanche, tel autre texte s'écrira *contre* la traduction, dans le moins commun, ressemblant, interchangeable et partageable, avec ce qu'il y a de plus rare et spécifique des matériaux de la langue et de la culture d'écriture: le sonnet en -ix de Mallarmé, l'exploitation systématique du vocabulaire de la spiritualité et des relations de parenté dans un roman indien, des formes à contraintes plus ou moins faciles dans une langue mais impossibles ou quasiment impossibles sans acrobaties bizarres dans une autre: comment transposer en turc un poème anglais ou catalan en vers monosyllabiques? Cet affrontement des langues que le traduire ravive et met en relief étant de plus en plus commun du fait de la mondialisation et des aléas de l'histoire mettant inopinément en contact forcé des cultures sans fréquentation préalable, ou bien faisant disparaître ces contacts (par le départ des minorités, par leur dilution ou leur absorption dans la masse), il tend à rendre implicitement bi- pluri- ou multilingues, fût-ce en négatif, par le rejet implicite d'une alternative, des écritures qui auraient pu végéter sans douleur dans le fantasme de leur monolinguisme.

3. EN CONCLUSION: QUE RESTE-T-IL DES RESTES DU RESTE?

Rien n'est transporté sans fracas («traduction en cours, faites chauffer la colle»), rien n'est converti sans distorsion, rien n'est translaté sans changer d'allure. Le traduire, s'il épargne des textes, laisse mourir les restes et surplus de sa pâte. Et s'il s'y attaque, il ne peut les faire rester qu'en les démontant et en les remontant ailleurs, en les filtrant et en les présentant sous un jour partiel et partial, en jouant une partition transcrite pour un autre instrument ou un autre orchestre. Le traduire est un prédateur, qui illustre plus souvent le devenir-tigre de la gazelle que le devenir-gazelle du tigre. Mais il n'a pas toujours assez d'appétit, il laisse des restes non consommés, que d'autres accommoderont ou non. Et ses déjections nourriront l'herbe qui nourrira, peut-être, quelques antilopes interlopes.

Le traduire est indispensable à l'économie des textes et à leur écologie. Mais il est animé de sentiments et d'images de soi contradictoires, soumis à

des interdits autant qu'à des réquisitions. Il invente l'intraduisible pour en triompher ou pour faire-valoir de sa modestie. Traduire est un acte paradoxal et pervers. Paradoxal, parce qu'il n'est nécessaire, en tant qu'herméneutique, que là où son exercice est le plus difficile ou impossible en principe, et qu'il est inutile lorsqu'il est facile et ne demande guère de dépense. Et pervers, non seulement parce qu'il maltraite ce qu'il vénère ou prétend célébrer, du genre d'amour qui fait mal, mais parce que son inaction, son abstention, est encore pire pour les textes qu'il épargne. Il *faut* traduire (systématiquement et réflexivement, si possible) parce que, de toute façon, tout se traduit, spontanément, sauvagement, arbitrairement, dans un monde humain où tout est censé faire signe (mais de quoi?). Le traduire profite à outrance de la prolifération, de la métastase et de l'instabilité sémiologique associées à la mondialisation, à la mêlée des concentrations mégapolitaines accélérées et au temps dit «réel» de l'Internet pour, d'une part, exhiber conversions et transferts immédiats dépourvus de contre-épreuve rétro-traductive, et, d'autre part, agiter le fantasme de l'intraduisible qui sert mal ou violemment à protéger des poches de résistance communautaire: point d'équivalence, prétend-on, entre «God bless America», «Dieu et mon roi» et «Got mit uns» ou «Allahu akbar». Et pourtant, seule l'équivalence que la facilité de traduire naturalise nous offre la possibilité d'y voir quelque chose de suspect! Au contraire du traduire empêché, le traduire instantané et sans recul n'est que le mouvement brownien du babélisme, servant de paravent à une perte de sens hautement motivée. La synchronicité est son plus grand mensonge, c'est elle qui contribue tour à tour ou ensemble à compter qu'il y a plus de même que d'autre, que le sens est synonymie, ou qu'il n'y a que de l'autre et point de ce sens qui se ferait d'aller de l'un à l'autre et de l'autre à l'un.

Comment tenter encore de contrecarrer ce suprême mensonge qu'est la complaisance, la suffisance du «je-me-comprends», du «je-sais-ce-que-je-veux-dire», face à la discordance temporelle des discours du monde –déguisée en brouillage de rumeur chorale? Par quels procédés longuement élaborés pourrait-on –et ce serait bien beau– laisser s'entrelacer et se faire écho décalé la polyphonie des langues et des discours en situation? Telle est la recherche à laquelle nous devrions maintenant prioritairement nous employer. Pour que ce soit tâche facile, le défi productif du traduire, contrepartie de sa négativité foncière, a encore trop à voir avec l'ambiguïté constitutive de l'originalité romantique, son effort étant dirigé à parts égales vers la rupture et la (re)fondation, la répétition d'une création dénoncée. Il faut, en tout cas, cesser de prendre la rupture pour une origine, miser sur la malléabilité limitée du texte, si l'on ne veut pas se livrer sans défense à la perte mystique du sens, au discours figé du hors-langues.